

des, des pauvres et des vieillards, pourraient-elles faire un plus noble usage de leurs forces, de leur talent, de leur vie, de la tendresse de leur cœur ? Ne sont-elles pas les bienfaitrices par excellence de l'humanité et ne comptent-elles pas, malgré l'obscurité dont elles enveloppent leur admirable dévouement, parmi nos plus pures gloires nationales ? Oui, certes, c'est quand on a pénétré dans ces saintes demeures et qu'on a vu de près l'héroïsme quotidien de ces femmes magnanimes, moissonnées souvent trop jeunes à raison des sacrifices qu'elles s'imposent et de l'activité qu'elles déploient pour relever tant de faiblesses et consoler tant de misères, que l'on comprend qu'il y a un féminisme digne de tout respect : c'est le féminisme qui fait les saintes. Or ces communautés religieuses ont leurs congrès elles aussi : ce sont ces chapitres réguliers, où se discutent les mesures à prendre pour rendre les âmes meilleures et plus ferventes, pour développer l'instruction et la mettre plus en harmonie avec les besoins actuels, pour promouvoir le progrès de toutes les œuvres de charité.

Depuis dix ans, il m'a été donné d'assister plusieurs fois à ces pieuses et intéressantes réunions que je pourrais donner comme un modèle à tous les congrès, et j'en suis toujours sorti rempli d'admiration pour le talent d'observation et d'administration, et pour l'esprit pratique que j'y avais constatés, mais plus encore pour l'abnégation, le désintéressement, la charité sans bornes qui avaient inspiré toutes les décisions et tous les règlements. C'étaient bien là des humbles et des vaillantes, comprenant le prix de la vie et en faisant un holocauste au Seigneur, ne recherchant avec leur sanctification personnelle que la gloire de Dieu et le bonheur véritable d'un monde qu'elles n'ont quitté qu'afin de pouvoir l'aimer et l'aimer davantage.

Je viens, mesdames, de vous présenter un modèle. Ce que font nos congrégations religieuses dans leurs couvents,